

CAHIER D'UN RETOUR AU PAYS NATAL

REVUE DE PRESSE

2015/2016

Le Canard enchaîné 30 mars 2016

Cahier d'un retour au pays natal

SOUS la direction de Daniel Scahaise, le comédien burkinabé Etienne Minoungou est seul en scène dans cette adaptation du « Cahier d'un retour au pays natal », du poète martiniquais Aimé Césaire.

Sur un plateau recouvert de sable, il émerge, emmitouflé dans une couverture. C'est le matin. Où est-il ? Dans le désert, dans un champ de ruines ou sur la plage d'une île débordant de réfugiés ?

Chez le comédien au physique de boxeur, les mots du poète sur l'esclavage, les traumatismes de l'Histoire et la promesse d'une négritude libératrice deviennent simples, accessibles, intimes. Avec un naturel saisissant, Minoungou, magnétique, semble improviser, souriant et serein,

entre ses silences et les regards bienveillants qu'il jette au public; avant de reprendre avec fougue. Il nous touche et nous fait même oublier pendant une heure le côté hermétique de ce long poème en prose, bourré de métaphores mystérieuses.

Mais, ce qui frappe avec ce « Cahier », publié en 1939 et retravaillé pendant huit ans, c'est la force poétique de Césaire, qui met en perspective notre actualité chaotique et nous fait cogiter : « *Au bout du petit matin, ces pays sans stèle, ces chemins sans mémoire, ces vents sans tablette.* »

Qui a dit que la poésie ne servait à rien ?

M. P.

● Au Tarmac, à Paris Puis du 6 au 28 juillet à Avignon

Lumineux cahier de la négritude

SCÈNES « Cahier d'un retour au pays natal »

CRITIQUE

Il nous avait déjà fait le coup avec *M'appelle Mohammed Ali* au Public, boxant à mains nues un texte fiévreux et vous mettant K-O par sa magnétique présence de chaman. Voilà qu'il remet ça avec *Cahier d'un retour au pays natal* au Théâtre des Martyrs. Seul sur scène une nouvelle fois, Etienne Minoungou fait bien plus qu'exprimer ce sublime poème d'Aimé Césaire, il le porte dans ses veines, l'exsude de sa peau, l'embrace à la simple lueur de ses yeux. On se situe bien au-delà de l'incarnation : il habite véritablement le chef-d'œuvre du poète martiniquais, texte exigeant et bouleversant creusant les entrailles de sa négritude.

Attention, *Cahier d'un retour au pays natal* n'est pas une œuvre de tout repos, sa langue luxuriante et incantatoire réclamant une concentration de tous les instants, mais c'est un diamant éblouissant pour qui aime s'engouffrer dans de telles odyssées littéraires. La poésie y est à couper le souffle et sa portée n'a rien à envier à *L'homme révolté* de Camus ou les œuvres existentialistes de Sartre. Césaire y couche sa vision de l'homme noir au XX^e siècle, crache son regard sur les siècles d'oppression, rejette la passivité d'un peuple

victimisé et finit par transformer son dégoût en un déchirant cri de révolte. Comédien de feu, Etienne Minoungou se met à nu dans cette houleuse introspection, aidé par la délicate mise en scène de Daniel Scahaise. Par des petits riens, c'est toute la symbolique du texte qui percole. Etienne Minoungou démarre à terre, couché, tel un vagabond, mais peu à peu, il va se relever, affronter le monde, accepter sa culture de « nègre » et la porter, haut et fier, comme un étendard. Jouant des stéréotypes sur l'homme noir, poussant notamment quelques pas de danse exotiques, il se redresse peu à peu, plonge son regard droit dans le nôtre, nous prépare le thé et finit par faire la paix. Ce *Cahier d'un retour au pays natal*, Aimé Césaire l'a écrit en 1939, alors que, de retour à la Martinique, il prenait conscience de la condition inégalitaire des Noirs. Aujourd'hui, dans les yeux hypnotiques d'Etienne Minoungou, sa rébellion n'a rien perdu de sa fièvre contagieuse. Dans une salle pas tout à fait plongée dans le noir, il n'est pas d'échappatoire : l'homme noir se regarde en face, et nous ne pouvons plus fermer les yeux sur son destin. ■

CATHERINE MAKEREEL

Jusqu'au 4 avril au Théâtre des Martyrs, Bruxelles.



Etienne Minoungou va se relever, affronter le monde, accepter sa culture de « nègre » et la porter. © ADRIAN ZAPICO & CARMINE PENNA.

Le Soir 06/03/2015

Scènes Etienne Minoungou délivre le "Cahier d'un retour au pays natal" aux Martyrs.

Critique Karin Tshidimba

Un carré de plage et un homme seul, endormi. Près de lui, un sac renferme son maigre matériel de survie. Au petit matin, il prend le monde à témoin et raconte ses déboires, ses clans, ses colères, ses aigreurs. Les mots roulent et jaillissent, ricochent ou s'évaporent pendant que sa pensée prend peu à peu forme devant nos yeux.

Prononçant à voix haute les mots qui embrassent tout un peuple de délaissés, l'homme rend justice à ceux qui refusent de se résigner, à tous ceux qui veulent rappeler que nous sommes nés égaux. Prenant à bras-le-corps cette écriture charnelle, ce texte manifeste, Etienne Minoungou lui offre la chaleur de sa voix, la force de son timbre, donnant plus de poids encore à ce texte riche, charpenté, imbriqué au cœur d'un passé à peine enfoui, celui du temps maudit de la colonie.

L'acteur, à la fois guide et porte-voix

L'écriture d'Aimé Césaire est métaphorique, pleine d'envolées et d'images déliées. Et le rôle de l'acteur est là, à la fois guide et porte-voix: rendre son rythme aux vers, se frayer un passage jusqu'au tympan. Sa voix, tantôt rocaille, tantôt ruisseau, sonde les origines de l'homme et remue nos entrailles. L'acteur interpelle, réveille les

consciences, car il ne s'agit pas de se cantonner dans la contemplation passive mais bien d'ôter les fers de plaies toujours béantes.

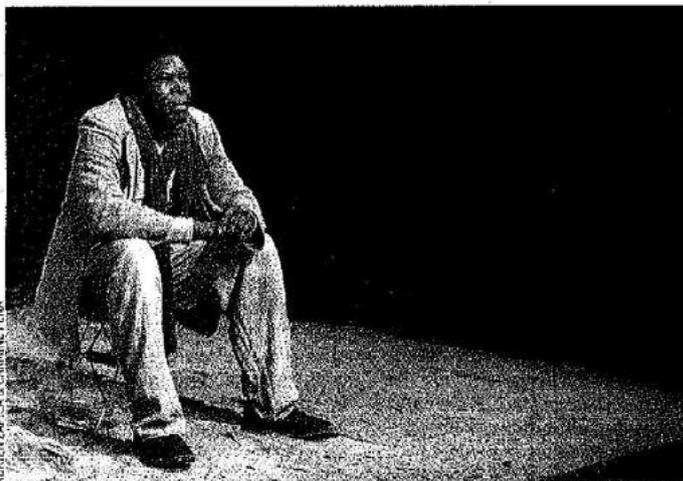
Le dispositif du seul en scène, imaginé par Daniel Scahaise, est tout simple car rien ne vaut l'humilité au service d'un texte si grand. Par son regard intense et ses mains tendues, Etienne Minoungou crée un écrin où vient se lover la langue luxuriante et inventive du poète. "Cahier d'un retour au pays natal" est un pic, un cap enseigné dans la plupart des écoles d'Afrique et des Caraïbes. Pour l'affronter et le gravir par la face Est ou la face Nord, rien ne vaut la voix, la gestuelle, le sourire et la ténacité de l'acteur. Et même si certains mots nous surprennent, la force

A 26 ans, avec son "Cahier", Césaire organise l'insurrection des mots au service de l'identité noire.

de son expressivité fait jaillir l'émotion et, à travers elle, la connivence. Une grâce intacte pour ce texte septuagénaire qui n'a pas pris une ride. Le clameur est toujours bien présente tout comme l'exubérance, l'incandescence même de ce cri fondateur de la "négritude" et de l'anticolonialisme.

L'acteur Minoungou se lève et se tient face à nous, il caresse et fait vibrer les sonorités. Chantre de Césaire, il éclaire du même coup un poème riche de ses débordements, témoin du penchant pour le surréalisme développé par son auteur au contact d'André Breton. Prônant le partage, il nous donne surtout l'envie d'en parler autour de nous et de relire ces vers pour nous en imprégner davantage.

→ Bruxelles, Th. des Martyrs, jusqu'au 4 avril. Infos & rés: 02.223.32.08, www.theatredesmartyrs.be



Le comédien Etienne Minoungou met sa voix au service des mots d'Aimé Césaire.

***** Cahier d'un retour au pays natal**

Dans l'écriture métaphorique d'Aimé Césaire, pleine d'envoies et d'images déliées, l'acteur Étienne Minoungou apparaît à la fois guide et porte-voix. Il interpelle, réveille les consciences. Mis en scène par Daniel Scahaise, un moment fort. (K.T.)
→ Bruxelles, Martyrs, jusqu'au 4 avril. Tél. 02.223.32.08.

La Provence

Cahier d'un retour au pays natal

Vendredi 22/07/2016 à 14H44

Le texte de Césaire est à découvrir au collège de la Salle, jusqu'au 27 juillet

Une contrée : celle d'Aimé Césaire. Un acteur : Etienne Minoungou qui en décrit les moindres recoins, avec une foule de détails. Un comédien tellurique au service d'un texte qui l'est tout autant. Chef-d'œuvre de la littérature africaine, *Cahier d'un retour au pays natal* bénéficie ici d'une adaptation théâtrale à la hauteur de la prose de Césaire.

Incroyable de densité, d'intelligence et bâtissant des ponts avec la texte de Niangouna (*M'appelle Mohamed Ali*) qu'il joue en alternance dans cette même salle, Etienne Minoungou magnifie la poésie du livre, et signe par son interprétation subtile un hymne de fraternité pour tous les déracinés du monde. Les lumières et les accessoires du décor tirant sur le jaune, on croit apercevoir le sable des déserts à la fois extérieurs et propres à chaque homme exilé. Ralentir... chef d'œuvre.

Notre avis : On adore cet exceptionnel moment de théâtre

Pratique : *Cahier d'un retour au pays natal*, jusqu'au 27 juillet à 17h15 (durée 1h15) au collège de la Salle, 3, place Louis-Pasteur. Tarifs : 15 €, abonnés 10 €. Réservations au 04 90 32 03 26.

Jean-Rémi Barland

Cahier d'un retour au pays natal

Par Marie-Julie Chalu, le 23 mars 2016

Du 23 au 26 mars, Etienne Minoungou interprète l'oeuvre magistrale d'Aimé Césaire, Cahier d'un retour au pays natal, au TARMAC (Paris). Un défi pour le comédien, qui, dans cette mise en scène de Daniel Scahaise, s'efforce de transmettre toute l'actualité de cette parole, qu'elle soit accessible au plus grand nombre, "une parole qui s'adresse à tous les errants d'aujourd'hui", dit-il à Africultures.

Un amoncellement de sable, des planches en bois et un homme comme échoué sur le bas-côté. Ce décor succinct rappellerait une rue dégarnie où l'homme aurait trouvé refuge pour avoir un coin où dormir. Cet homme se réveillant par la suite "au bout du petit matin" s'approprie cet espace entre deux mondes, celui de l'errance, pour asseoir sa pensée et sa parole. Cet espace-temps est le sien et il l'occupe à lui tout seul en se rappelant, en se souvenant, en invoquant, en prophétisant et en vociférant parfois. Ce cri, c'est celui d'un homme qui se dit à la face du monde. C'est celui d'Aimé Césaire dans son *Cahier d'un retour au pays natal* qui appelle chacun au rendez-vous de la conquête et du savoir.

Chantre de la négritude, le Cahier est une œuvre essentielle dans la revalorisation de l'homme noir qu'on a pensé et évalué en tant que "nègre", pour son propos politique contre l'impérialisme, la colonisation, contre toutes formes d'oppression qui sectorisent l'humanité, tout en ayant une force poétique libre et riche. C'est aussi une parole inédite par les images et les sensations qu'elle suscite et donc un terreau fertile pour le théâtre.

C'est cependant un pari difficile tant la langue de Césaire demande à être apprivoisée. Il y a dans la proposition de Daniel Scahaise et d'Étienne Minoungou une tentative de rendre la situation des mots effective ce qui par moments fonctionne un peu moins. Mais on est rattrapé par le jeu qui circule entre le comédien et le public et qui actualise le verbe du Cahier. On est dans un présent qui interroge tant le passé que l'avenir. La force du texte de Césaire se révèle alors encore plus dans sa capacité à épouser et éclairer des aspirations d'aujourd'hui. Le huis clos est fissuré un moment dans le spectacle par l'appel de la colombe. Un appel à l'agir à présent.

"Que ce soit une parole qui s'adresse à tous les errants d'aujourd'hui"

Entretien avec Étienne Minoungou :

Quelle est la genèse de ce projet ?

Daniel Scahaise avait depuis longtemps en projet de monter Cahier d'un retour au pays natal dans son théâtre Les Martyrs à Bruxelles et il cherchait un acteur. Il est venu voir un de mes spectacles M'appelle Mohamed Ali de Dieudonné Niangouna et il m'a proposé son projet. Il se trouve aussi, comme la plupart des comédiens africains que c'est toujours un rêve de jouer le Cahier d'un retour au pays natal. C'est d'abord un défi d'acteur puisque c'est un grand poète. Et un artiste a toujours envie de se confronter à Césaire et notamment au Cahier.

Comment avez-vous travaillé à aborder cette langue particulière et riche du Cahier ?

On est parti sur le principe de rendre cette parole accessible pour pouvoir la partager au public. J'ai cherché en tant qu'acteur à ne pas rentrer dans le lyrisme et dans la poésie très forte de Césaire mais plutôt à le rendre concret et immédiat, accessible comme dans une conversation. Et ça rejoint le style de jeu que j'aime bien qui est de pouvoir rentrer dans un rapport de conversation avec le public.

Comment avez-vous procédé pour l'adaptation ? Qu'est-ce qui vous a guidé dans les choix des passages ?

Avec le metteur en scène, nous avons essayé de déterritorialiser le texte pour que ce soit une parole qui s'adresse à tous les errants d'aujourd'hui. Pour que ça puisse dire quelque chose de nos jours, nous avons souhaité de ne pas le mettre dans le rapport du Noir ou de l'Africain exilé qui rentre dans son pays natal. Nous voulions nous adresser à tous les hommes au bord des routes. Et nous savons qu'en ce moment avec la crise des migrants déplacés, il y a de nombreux hommes, femmes et enfants qui cherchent leur chemin, leur voie, leur route. Et ce texte-là pourrait être le leur. L'adaptation est donc partie de cette intention de montrer que ce texte pourrait appartenir à tous ceux et celles qui sont au bord de la route.

Qu'est-ce que la négritude pour vous ? Est-il encore pertinent selon vous de parler de négritude aujourd'hui ?

Oui, dans le sens où pourrait l'employer Achille Mbembe. La négritude, pour moi, aujourd'hui il faudrait la comprendre par la pensée d'Achille Mbembe. Quand il écrit " le devenir nègre du monde", il parle de la négritude dans un projet global du néolibéralisme et du capitalisme financier qui tentent de rendre tous les hommes taillables et corvéables à merci. Il ne faut pas oublier que le premier capital du néolibéralisme s'est constitué dans le cadre du commerce triangulaire. La traite négrière dans la prédation des peuples externes à l'Europe a été le fond de l'essor et du développement industriel des pays occidentaux. Sauf qu'aujourd'hui, la prédation va se faire maintenant sur tous les hommes. Dans nos sociétés de consommation, vous ne comptez seulement parce que vous pouvez acheter, produire et vendre. À ce moment-là, la négritude fait le projet caché de rendre tous les hommes nègres, c'est-à-dire taillables, corvéables, exportables, consommables, vendables, achetables de la même manière que des millions d'Africain-e-s l'ont été. Quand je joue Césaire et que je pense à ce nègre dont il parle, il évoque en fait l'Homme de l'avenir, l'Homme de maintenant, l'Homme d'hier donc l'Homme tout court.

Dans le spectacle, vous faites un parallèle avec le Burkina Faso en chantant l'hymne national.

Pendant la création de ce spectacle, je revenais de l'insurrection populaire de 2014 à Ouagadougou où j'ai participé aux luttes citoyennes pour chasser le dictateur. Et au moment où je dis : "Et nous sommes debout maintenant, mon pays et moi, les cheveux dans le vent...", Je n'avais pas l'impression d'être un comédien, il y avait dans mon corps et dans mon histoire récente par rapport au Burkina Faso quelque chose qui m'identifiait complètement à cette phrase-là. Alors j'ai pensé au Burkina Faso, à tous les peuples qui peuvent se soulever pour demander non pas le pain et l'eau, mais la dignité et la liberté. C'est en ce sens que le Burkina est entré dans Césaire ou que Césaire a croisé le destin du peuple burkinabè.

SCÈNE

Alors on planche

Au théâtre parisien Le Tarmac, artistes européens et africains s'associent. Des collaborations qui permettent de trouver de nouvelles ressources esthétiques... mais aussi financières.

Secoué par l'*Objet principal du voyage*, le spectacle qui inaugure les Traversées africaines sur la scène du Tarmac, on patiente quelques minutes devant un thé à la menthe au bar du théâtre. On fait défiler encore en imagination les gestes convulsifs, sensuels, des quatre danseurs burkinabè sur une chorégraphie du Néerlandais Herman Diephuis. Ce passage surtout, où pendant une quinzaine de minutes, foudroyés par un rock d'Ike et Tina Turner, les corps sont lentement entrés en transe...

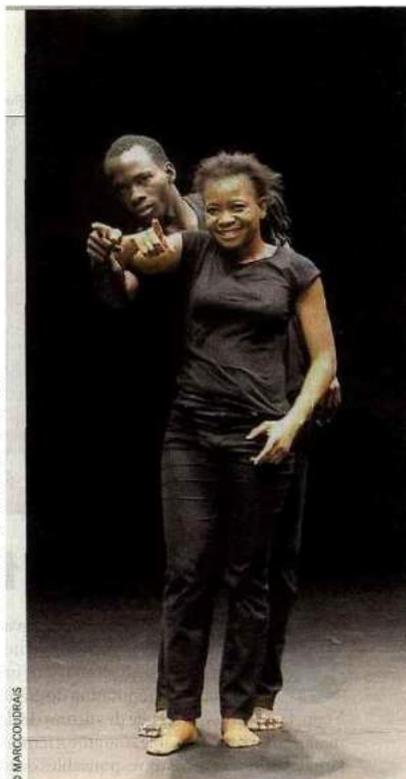
Quand soudain, on est violemment sorti de sa rêverie par une réflexion d'une consœur, qui partage un bout de comptoir: « On sent bien que c'est un Européen qui les a mis en scène, c'est quand même très carré. » On goûte l'ironie de la réflexion alors que le spectacle évite tous les stéréotypes, y compris ceux d'une Afrique fantasmée (terre rouge, calebasse, boubous...) encore très présents sur les planches parisiennes. Et que la directrice de cette scène francophone, Valérie Baran, entend justement grâce à son nouveau festival « se défaire des clichés sur nous-mêmes et sur les autres ».

« **SAUTE-FRONTIÈRES** ». Avec les Traversées africaines, la pétulante programmatrice explique avoir voulu inviter le public « à jouer à saute-frontières ». « Il faut sortir d'une vision binaire, bichromatique, souligne Valérie Baran. Le théâtre, surtout, échappe peu à

l'ultraclonage. Ce n'est pas parce que l'on va ajouter une allusion discrète à la Syrie dans *La Mouette* de Tchekhov que l'on réinvente réellement le répertoire! Pour la plupart des gens, il y a d'un côté les créations européennes et de l'autre les créations africaines. Moi, j'entends montrer avec les Traversées que les univers sont poreux, et j'essaie aussi modestement de faire avancer les choses à l'heure où chacun se replie sur soi. Vivre ensemble, c'est aussi travailler ensemble. »

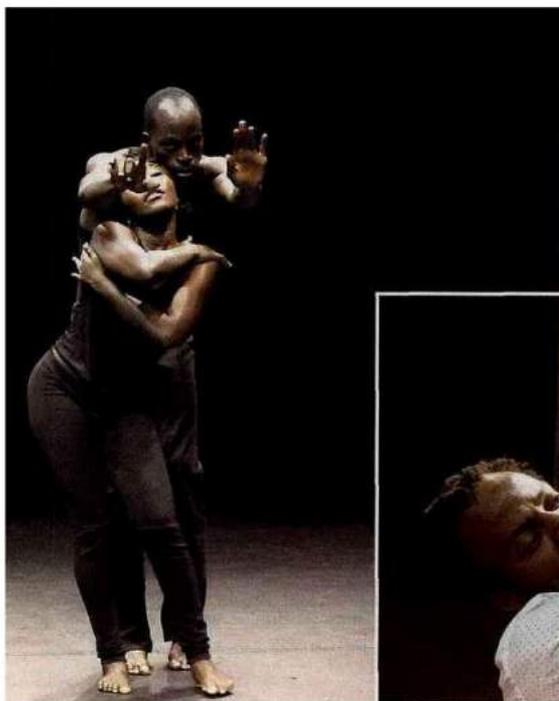
Ces collaborations n'ont pas toujours été possibles, comme le rappelle le comédien, auteur et metteur en scène Étienne Minoungou. Magique cocktail: le Burkinabè dit sur scène *Cahier d'un retour au pays natal*, du Martiniquais Aimé Césaire, sous la direction du Français (de métropole) Daniel Scahaise. « L'histoire entre nos continents est très conflictuelle et si la fraternité artistique aujourd'hui est réelle, elle est aussi relativement récente », estime-t-il. L'homme de théâtre ajoute qu'elle est également devenue nécessaire, à cause du manque de financements (*lire encadré*). Les artistes africains francophones sont parfois « condamnés » à travailler avec des artistes occidentaux, en grande majorité dans des structures européennes, à commencer par les centres culturels français et belges.

Les « intérêts » à collaborer sont évidemment multiples. « L'argent est au Nord, c'est bien pour ça qu'on y va... », note sans détour Jean-Paul Delore. Le



© MARCCOURAIS

metteur en scène français travaille avec des artistes africains depuis une vingtaine d'années. Il a monté *Machin la Hernie* avec le comédien congolais Dieudonné Niangouna, fidèle compagnon de route. « Les artistes africains ont besoin de bons lieux de représentation, de paies correctes, de vrais réseaux professionnels, et manquent généralement de tout cela sur place. » De leur côté, les Européens se disent séduits par « l'urgence particulière » qu'ils retrouvent chez leurs confrères africains. Le chorégraphe Herman Diephuis affirme même avec enthousiasme avoir retrouvé récemment au Burkina une énergie, une explosion créative, qu'il compare à celle qu'il a connue dans la France des



À gauche : dans *Objet principal du voyage*, quatre danseurs burkinabè évoluent sur une chorégraphie du Néerlandais Herman Diephuis.

Ci-dessous : le chorégraphe et danseur camerounais Simon Abbé présente *Rupture* du 7 au 8 avril.



© EMANUELLE STAUBLE

années Jack Lang, ministre de la Culture sous la présidence Mitterrand, dans la décennie 1980.

Mais au-delà, tous parlent de la stimulation à créer avec des artistes issus d'horizons culturels différents. Les danseurs burkinabè Auguste Ouédraogo et Bienvenue Bazié font des allers et retours réguliers entre Ouagadougou et Bordeaux. Pour *Performers*, leur nouvelle création, une chorégraphie improvisée présentée au Tarmac, ils ont choisi de travailler avec la Française Alice de Coquereumont, alias Nyum. Cette musicienne « ovnesque » mélange vibraphone, orgue, n'goni (luth), machines électroniques, et dit réaliser des « bulleries électroOrganiques ». « Elle a un univers très fort. Face à elle, lorsque nous improvisons, nous sommes toujours dans la découverte, dans la surprise, sourit Auguste Ouédraogo. Elle nous permet de créer quelque chose de différent à chaque fois, qui ne soit identifié ni à la culture européenne, ni à la culture africaine, d'aborder de nouvelles "planètes". »

CHASSEURS. Ces contrées encore non défrichées, abordées main blanche dans main noire, permettent de s'approcher d'un langage artistique universel. Pour Auguste Ouédraogo, les échanges amènent à des sensations délestées de

références, vers des émotions brutes. Jean-Paul Delore affirme avoir trouvé en Sony Labou Tansi une sorte de frère de mots qui fait écho à ses propres réflexions sur la langue, sa musicalité, son rythme. Sur scène, Dieudonné Niangouna joue d'ailleurs avec le guitariste Alexandre Meyer... et le duo invente une parole musicale compréhensible par tous. Pour leur part, Ousseni Dabare et Salamata Kobre, deux des danseurs de Herman Diephuis, qui ont créé le spectacle à partir d'improvisations, reconnaissent être partis d'eux-mêmes pour aller vers des formes nouvelles. Imprégnés d'un « style africain » (mouvements de bassin, ancrage au sol, énergie...), leurs gestes se sont peu à peu transformés sous la direction du Néerlandais. Leur vocabulaire corporel dans *Objet principal du voyage* transcende les cultures et est reçu avec la même émotion par tous types de publics.

Les collaborations proposées par le Tarmac ont un dernier avantage, et non des moindres : ramener sur les planches des interprètes noirs dans des rôles qui sortent du catalogue très limité auquel ils sont toujours

cantonnés. « La diversité de la population francophone n'est pas représentée sur scène, regrette Étienne Minoungou. Cela vient sans doute du fait qu'il n'y a pas assez d'auteurs et de producteurs africains : les histoires, pour l'heure, sont racontées par les chasseurs et non par les lions. En France, nous travaillons souvent sur un répertoire archaïque. La couleur de peau reste une ligne dramaturgique : voir un Noir dans une pièce de théâtre est le plus souvent signifiant. Cela ne devrait plus l'être. Les collaborations transnationales peuvent permettre de gommer le problème, à partir du moment où elles ne réintroduisent plus les clichés, où les histoires qu'elles portent ne sont pas celles de Noirs et de Blancs... À partir du moment aussi où l'on abandonne certaines thématiques usées jusqu'à la corde, comme les migrations par exemple. »

À ce titre, l'expérience des Traversées africaines semble être concluante. Et Valérie Baran imagine déjà un autre festival pour l'année prochaine. Cette fois, ce sera au tour de créateurs d'Afrique du Nord de plancher avec des artistes européens. ● LÉO PAJON



Traversées africaines, jusqu'au 16 avril au Tarmac, 159 avenue Gambetta à Paris

Cahier d'un retour au pays natal

Par Dany Toubiana, le 26 mars 2016

Au bout du petit matin... Les exilés, les exclus... Sur une plage, sur une terre du bout du monde, il ya un homme qui, tel Ulysse rejeté par la mer, émerge hirsute d'un tas de vêtements, peut-être rescapé d'un naufrage ou de l'errance... Et il parle, il raconte "au bout du petit matin, la ville plate, inerte (...) posée entre les surprises et les perfidies".



Dans une mise en scène de Daniel Scachaise d'une grande sobriété, Étienne Minoungou, magnifique comédien burkinabé dit, sur un rythme incantatoire, Cahier d'un retour au Pays natal d'Aimé Césaire, le Martiniquais. Déroulant le fil des mots, il fait entendre l'histoire plus large d'une "négraille assise inattendument debout".

Rédigé en 1936-1939, le Cahier se présente comme un long texte d'une quarantaine de pages, sous forme de vers libres. Le retour en Martinique s'accompagne, pour Césaire, de la

prise de conscience de la condition inégalitaire des noirs. Sa poésie incandescente identifie et unit l'homme au pays dans une "négritude qui plonge dans la chair ardente du ciel".

Cahier vert

Inscrivant ses pas dans ceux du poète, empruntant ses "chemins sans mémoire", le comédien ouvre vers l'exploration d'un territoire plus large. Ici l'histoire des esclaves à laquelle se réfère Césaire se tisse avec l'histoire immédiate. Passeurs d'histoires, Daniel Scachaise et Étienne Minoungou se font les interprètes des souffrances passées et présentes, des frustrations, des rêves des exclus et des déracinés de tous bords. Marmonnant les mots de la colère avec un sourire désarmant, Étienne Minoungou s'adresse avec bienveillance au public dans une forme de fraternité qui n'exclut personne, ce qui rend plus fortes la rage et la critique d'un système qui oppresse. De sa voix puissante, il nous fait entendre aussi la houle de la mer qui gronde, la voix du vent ou le sifflet du colibri.

" Dans ma mémoire sont des lagunes recouvertes de têtes de mort", dit Césaire. Partant de cette douleur individuelle, la parole s'enfle pour englober la douleur et les colères de tout un pays. Ce pays auquel s'identifie l'auteur et par lequel il s'apaise en se fondant dans ce qui le constitue : la mer, les volcans, la terre...

La mise en scène de Daniel Scachaise se réapproprie le texte de Césaire pour l'ouvrir à d'autres références : sans ignorer la dénonciation de la colonisation, il souligne également la dimension humaniste du poème faite, dit-il, de tolérance et d'amour de l'autre. Une même générosité unit l'auteur, le metteur en scène et l'interprète. Elle les transforme en "maîtres du rire, des silences, de l'espoir et du désespoir", comme le dit si joliment Césaire.

Enraciné dans la Caraïbe, jetant des ponts avec le continent africain, Cahier d'un retour au Pays natal s'impose toujours comme une œuvre majeure de la littérature francophone du XXe siècle. Il n'a pas pris une ride et les mots de sa révolution lucide continuent de défricher des chemins d'humanité, affirmant "qu'aucune race ne possède le privilège de la force et de la beauté". Surtout ne pas rater ce spectacle tout en finesse et en prise de conscience qui se joue pour quelques dates à Paris, au Tarmac, et, cet été, dans le Off du Festival d'Avignon.

THE ARTCHEMISTS

Aimé Césaire au Tarmac : un homme qui crie n'est pas un ours qui danse

Par Nicole Gabriel le 28 mars 2016

Fin mars 2016, dans le cadre du festival Traversées africaines programmé par Valérie Baran au Tarmac, dans le XXe arrondissement parisien, nous avons eu le plaisir d'assister à la restitution de l'œuvre phare d'Aimé Césaire, Cahier d'un retour au pays natal. Ce manifeste de la négritude était dit par cœur par Étienne Minoungou, dans une mise en scène de Daniel Scahaise. En ce samedi pascal, la performance tenait de la résurrection : il nous a semblé entendre la voix du poète au moment même du jaillissement de son texte.



Sur le site de l'Assemblée nationale, on apprend que la version originale de celui-ci, qui semblait perdue, fut retrouvée en 1992 chez un libraire, sous la forme d'un tapuscrit désormais conservé au Palais Bourbon sous la cote Ms 1825 bis. Il avait été adressé par le normalien Césaire, sur le conseil de son « caïman » Pierre-Henri Petitbon (1910-1940), à la revue Volontés qui publia le texte dans son numéro 20, en août 1939. Le long poème de 40 pages fut repris dès 1941, avec quelques variantes, dans le numéro inaugural de la revue Tropiques publiée à Fort-de-France.

C'est là qu'André Breton le découvrit dans une mercerie, « sous une présentation des plus modestes », après une traversée de l'Atlantique en compagnie de Jacqueline et Aube Breton, Wifredo Lam, Max Ernst, Peggy Guggenheim et quelques autres VIPs en exil, dont l'auteur de Tristes Tropiques. « Je n'en crus pas mes yeux : mais ce qui était dit là, c'était ce qu'il fallait dire, non seulement du mieux, mais du plus haut qu'on put le dire » écrivit le pape du Surréalisme qui en suggéra une publication bilingue à Brentano's. Deux versions parurent presque au même moment, en 1947, une à New York, l'autre à Paris (chez Bordas).

« Ma bouche sera la bouche des misères qui n'ont point de bouche, ma voix la liberté de celles qui pourrissent au cachot du désespoir » : remarquable est l'invocation – implicite – à Victor Hugo et Delacroix, ainsi que le caractère de poésis du manifeste poème. « Was bleibet aber, stiften die Dichter », écrit Hölderlin, autre amoureux de la Révolution de 1789, un vers que l'on peut traduire ainsi : « Ce qui reste, les poètes le fondent ». Aimé Césaire forge le mot négritude et en reprend un autre : négraille. C'est le Black is Beautiful de l'avant-guerre – le Black Power naissant.

Dans une langue rimbaldienne, enrichie de créolisme : mentule de Dieu (membre viril), châtre-nègre, pongo (grand singe), menfenil (oiseau de proie local), jacquier (arbre à pain), c'est le discours éruptif hanté par la figure de Toussaint-Louverture, celles des « nègues marrons » et autres pré-figures des « femmes puissantes » de Marie NDiaye. Après une lecture à la Haus der Kulturen der Welt, à Berlin, nous avons entendu Édouard Glissant évoquer, avec quelque agacement, le gueuloir d'un écrivain normand et l'estuaire de la Seine dépeint dans les premières pages de L'Éducation sentimentale. Et lui opposer sa langue native, fluorescente, tellurique comme le Piton de la Fournaise (qui se trouve à La Réunion), une « lave » telle les révoltes et les volcans absents de l'île natale.

Une scène presque nue, quelques planches fichées au sol à l'arrière plan, un monticule, deux-trois briques à tout casser, le tout recouvert d'un sable blanc – oxymore du « sable noir » et de la « boue » du texte – qui évoque aussi bien la neige, le « froid » de Thomas Bernard, que les « aubes navrantes » d'une ville redevenue étrangère. Le lieu du reentry shock... Deux masses dans la pénombre initiale – bravo à la régie lumière, au passage ! Un homme qui dort enveloppé dans son châle, en l'occurrence ce qui nous a bien semblé un doudou couleur fraise écrasée, bien moelleux et délectable, et à côté de lui, son paquetage de migrant, un sac de marin d'où sortiront plus tard un camping gaz et une théière chinée à Barbès.

<http://www.theartchemists.com/aime-cesaire-au-tarmac-un-homme-qui-crie-nest-pas-un-ours-qui-danse/>

PROJECT-îles

Césaire admirablement interprété par le Burkinabé Etienne Minoungou à Avignon

Publié le [juillet 12, 2016](#)



La scène s'ouvre sur un homme dormant sous une couverture usée rose. Et c'est d'abord une voix grave qui vous saisit. Celle du comédien Burkina bé, Etienne Minoungou :

Au bout du petit, cette ville étalée...

On entre en plein conte.

L'homme-poète est habillé de costume orange, d'un pull gris et d'un tee-shirt rouge vert et jaune, les couleurs du Burkina (couleurs panafricains), comme un clin d'oeil à l'Histoire en marche. Tout est suggéré chez Minoungou, l'élégance d'un comédien en pleine maîtrise de son art.

Quand il se met debout, c'est une masse d'homme, avec des bras larges, une tignasse d'où ruisselle de petites perlées translucides.

Devant lui un parterre de sable blanc. Il est pieds nus, il occupe l'espace, se rapproche du public, le prend à témoin, nous sommes en pleine conversation. D'un coup le texte du *Cahier* résonne encore plus fort, devient encore plus évidente, accessible, à la fois lucide, sans concessions, parfois ironique et tendre, surtout quand le comédien confie son écharpe rouge à une spectatrice au premier rang, en l'invitant d'une voix calme :

Embrassez-moi, embrassez-moi, sans crainte.

Le geste n'aura pas lieu, mais on lit toute la tendresse dans les yeux.

Le dispositif du spectacle, c'est aussi un baraquement de bric et de broc, au pied duquel, le comédien fouille dans un baluchon, d'où il tire tout un tas de choses tout en effectuant le parcours du texte.



Sur un réchaud, il fait bouillir ce qui s'apparente à du thé ou du café. Surprise, il va en offrir à quelques spectateurs (spectatrices) chanceux(ses). Comme pour souligner toute la générosité du *Cahier*, de Césaire.

Je serais la bouche, de ceux qui n'ont point de bouche.

On rit jaune aussi, parce que Césaire a l'art de l'autodérision, surtout quand le comédien singe le Nègre dont parle le *Cahier*. Ce nègre d'une laideur affligeante croisé dans le métro.

L'interprétation du *Cahier* par Etienne Minoungou est très convaincante, car elle souligne la grande tendresse de Césaire dans ce texte volcanique. Et puis, on ne peut s'empêcher de penser à l'actualité burkinabaise avec la chute de Compaoré, récemment devenu ivoirien, à l'abri de toute sanction, de toute justice.

Mais Etienne Minoungou n'a pas dit son dernier mot, il boxe dans la pièce *M'mapelle Mohamed Ali* de Dieudonné Niangouna, toujours au collège de la Salle dans le cadre du festival d'Avignon, pour celles et ceux qui passent par là cet été.

Santé, Etienne (du pays des hommes intègres).

Nassuf DJAILANI

Audiovisuel

TV5 journal Afrique, Reportage Culture-24 mars 2016 par Dominique Tchimbakala

RFI L'invité Culture - 24 mars 2016 par Olivier Rogez France Ô Journal

Reportage Culture –29 mars 2016 Par Christian Tortel